

civiques ont remplacé les loges et les églises comme centre de loyauté, de morale de classe et de morale personnelle. « Le Rotary et son grand idéal du Service sont ma religion », dit un ouvrier vétérinaire de l'église et de la Sunday School de Middletown. « J'en ai reçu bien plus que je n'ai jamais reçu de l'Eglise. Je me sens plus près des hommes au Rotary que nulle part ailleurs, sauf quelquefois dans leurs maisons. »

Tous les clubs sont fiers d'un certain sens massif du « Service ». Un orateur disait à un lunch de Rotary à Middletown :

« L'Humble Nazaréen qui marchait au bord du lac de Galilée fut le premier Rotarien, et le second grand Rotarien fut probablement cet autre homme qui fit peut-être plus pour l'humanité qu'aucun autre, Abraham Lincoln. Si nous pouvions étendre cette idée de Service aux Unions de Mineurs, cet idéal mettrait un terme à toutes les grèves. S'il pouvait être étendu aux Gouvernements de l'Europe, la France ne serait pas entrée dans la Ruhr, l'Allemagne aurait payé. Vous vous souvenez de ce que disait le Président Harding à l'ouverture du Rotary à Saint-Louis : « Si je pouvais planter un club Rotary dans chaque cité, dans chaque hameau de ce pays, je resterais assuré que notre idéal de liberté serait sauf et que la civilisation progresserait. »

Ces clubs ne contrecarrant en rien, ni lui, ni son milieu, se trouvant être souvent d'une réelle valeur monétaire dans ses affaires, peuvent servir à un homme d'affaires de Middletown de dépositaire symbolique de son idéal ; ils l'assurent que, le fait de faire ses affaires et d'être un membre de ces clubs, sa vie quotidienne dans le groupe sont sa propre justification et ont de la dignité et de l'importance. Cette combinaison d'utilitarisme et d'idéalisme, jointe au prestige social et à l'amitié est presque irrésistible.

Et pourtant les clubs civiques d'hommes sont critiqués. Il y a des gens qui sentent que cette montagne des clubs civiques gémit chaque semaine pour accoucher — d'une devise :

« Lorsque vous allez au fond des choses, en quoi se

justifie l'existence de ce club ? dit un Rotarien loyal dans un accès de franchise privée. Voulez-vous savoir ce que je pense ? Nous ne sommes qu'un ramassis de Pharisiens et d'hypocrites. »

« Toute la ville est surorganisée, déclarait avec véhémence la femme d'un Rotarien, je ne crois pas que les clubs d'hommes valent grand'chose. Ils se réunissent et quelqu'un parle de n'importe quoi pendant quelques minutes, et puis, ils retournent à leurs affaires et oublient tout. Si tous les hommes qui se rencontrent séparément dans les clubs civiques se réunissaient, disons une fois par mois, à la Chambre de Commerce, discutaient une ou deux choses et agissaient ensuite, ils pourraient faire quelque chose. »

Il est vrai qu'une large brèche existe entre les activités des clubs civiques et les désaccords principaux dont se plaint Middletown. En général les membres des clubs civiques, comme les autres, considèrent habituellement les frictions comme un accompagnement inévitable de la vie et la cité poursuit sa route coutumière avec plus ou moins de craquements dans ses mécanismes, à peu près de la même manière qu'avant l'existence des clubs civiques. Cette situation présente quelques anomalies si l'on se rend compte que les clubs ont été fondés comme un appui pour les intérêts d'affaires de leurs membres, et comme un moyen agréable d'employer les loisirs ; c'est principalement comme suppléants dans cette double mesure que les clubs deviennent « civiques ».

Et dans le Rotary lui-même on commence à apercevoir une brèche. Quelques membres se plaignent qu'un certain groupe est toujours assis ensemble et joue toujours ensemble et disent que cette « clique gâtera le Rotary ». « Savez-vous ce qu'il y a derrière tous ces clubs civiques ? demandait un membre d'un autre club. Le Snobisme. Chaque Rotarien rentre chez lui et sort le Rotary, parle du Rotarien comme du meilleur homme de la ville dans sa spécialité, alors toutes les femmes le disent à toutes leurs voisines et puis elles commencent à former leurs réunions exclusives. »

Cette tendance peut plus tard amener la scission d'un

autre groupe, plus exclusif, à l'intérieur du Rotary. De même qu'il y a quarante ans les loges, par une tension excessive d'un groupe plus exclusif, ont supplanté l'église pour les hommes de Middletown, en tant que centre de vie sociale et de loyalisme, de même, les clubs civiques commandés par le Rotary ont supplanté les loges.

Les grands jours où les loges jouaient un rôle important dans les loisirs de Middletown ont disparu. Maintenant malgré le lourd programme constructif des loges principales, les hommes d'affaires sont « trop occupés » pour trouver le temps, comme auparavant, d'aller à leurs réunions ; l'homme qui va toutes les semaines au Rotary confessera qu'il ne se rend chez les maçons que « deux ou trois fois par an ». Les ouvriers admettent que « la loge n'est rien à côté de ce qu'elle était il y a huit ou dix ans. Les cinémas et l'auto l'ont tuée ». « Il appartient à une loge, mais n'y va jamais », dit plus d'une des femmes de la classe ouvrière interrogées.

« Il y a vingt ans, disait un dignitaire de la loge, lorsque nous avions 186 membres, il en venait régulièrement 125 aux meetings. Même il y a dix ans nous voyions 200 membres sur 300. Nous avons eu alors un président qui voulait que la loge grandît, et nous avons élevé le nombre des membres à 912. Maintenant, il faut que nous ayons un diner avant le meeting pour avoir du monde, et encore il en vient à peu près quarante, ou soixante les jours d'initiation. Le cœur de la loge s'est arrêté de battre lorsque nous avons commencé à recevoir n'importe qui, sans nous inquiéter de savoir s'il vivait selon le rituel. Les loges ici sont à la côte. »

Le problème de la présence aux loges de la classe ouvrière est aussi aigu. Les Aigles, p. ex., donnent à chaque meeting un dollar au cinquième nom de la liste des membres, s'il est présent ; s'il n'est pas là, le dollar s'ajoute au dollar de la semaine suivante. En une occasion récente il se passa trente-sept semaines sans que le cinquième homme soit présent ; la semaine suivante le porteur du cinquième nom fut présent et reçut huit dollars, un chapeau de cinq dollars, un shampoing gratuit, le nettoyage et le repassage d'un complet.

En grande partie, les hommes d'affaires s'affilient aujourd'hui aux loges pour des raisons d'affaires — un homme d'affaires, de quelque poids social, peut difficilement se tenir à l'écart, au moins des maçons ; et les ouvriers s'affilient principalement pour les bénéfices en cas de maladie ou de mort ; quoique même en ce cas le système de la Compensation aux ouvriers, l'assurance en groupe prise par les employeurs, et le développement des assurances, supplantent les loges. On dit que le rituel a peu de sens aujourd'hui, apparemment beaucoup moins qu'il y a une génération. La presse locale rapporte à propos de la fondation d'un nouveau local de la loge en 1890 : « Ni un homme, ni une femme ne peuvent suivre l'enseignement inculqué ici sans devenir plus pur, plus noble, plus charitable et plus empressé à parler aimablement et avec des mots aimants à ceux que l'infortune a atteints. » Et pourtant « l'autre nuit », remarquait un maçon d'un haut degré en 1924, un des Templiers attaqua avec violence le reste de l'ordre, parce qu'ils ne faisaient pas mieux cadrer leurs pratiques et leurs professions. Chacun de nous sait qu'il y a de quoi rire lorsqu'un homme est élevé à la Commanderie ou à quelque fauteuil à cause de sa diligence à accomplir les devoirs et à apprendre les rites de la maçonnerie, alors qu'il sait et que nous savons qu'il n'a appris ce qu'il fallait pour se faufiler que grâce aux répétitions, qu'il ne s'intéresse pas en réalité aux rites eux-mêmes et n'est affilié que pour des raisons d'affaires. » Dans la course au plus grand nombre de membres afin de financer la construction de bâtiments de loges toujours plus grandes (les Maçons ouvrirent la voie avec un nouveau « temple » d'un million de dollars) on a laissé de côté le vieux côté individuel de l'adhésion. Selon un homme intimement au courant de la vie de loges locales :

« Cela voulait dire quelque chose lorsque vous apparteniez à une loge — la loge signifiait quelque chose et vous aussi ; lorsque vous rencontriez un membre affilié dans la rue ou à ses affaires c'était la première chose à laquelle vous pensiez. Maintenant les loges sont tellement grandes que, souvent, vous n'y connaissez

personne. et si vous reconnaissez quelqu'un, ça vous est égal. »

Le degré jusqu'auquel les loges ont perdu cette fraternité intime, aux yeux de quelques membres, apparaît dans la remarque d'un homme d'affaires qui parlait du déclin de la camaraderie dans son église, « comment? vous allez là? Mais il y fait aussi froid que dans n'importe quelle loge ».

Tandis que l'intérêt pour les loges a décliné, un intérêt pour d'autres clubs tend à prendre sa place parmi la classe d'affaires, mais non parmi la classe ouvrière. La loge et l'Union du Travail en déclin sont à peu près les seuls clubs des ouvriers. La vie de clubs des groupes des deux classes interrogées est suggérée par le tableau suivant, portant sur 123 et 39 familles, respectivement, des deux groupes.

	FEMMES de la CLASSE d'affaires.	FEMMES de la CLASSE ouvrière.	MARIS de la CLASSE d'affaires.	MARIS de la CLASSE ouvrière.
Nombre total d'individus ayant répondu . . . . .	39	123	39	123
Appartenant à 1 ou plusieurs clubs, loges, etc. . . . .	36	44	38	70
Appartenant à 1 loge ou plus. . . . .	0	20	34	60
Appartenant à 1 club d'église ou plus. . . . .	25	17	7	0
Appartenant à 1 union de travail ou plus. . . . .	0	2	0	17
Appartenant à d'autres clubs. . . . .	35	18	30.	1

Cette disparité entre les affiliations aux clubs des deux groupes devient plus apparente du fait que 77 des 78 affiliés de ce groupe représentatif de 123 maris de la classe ouvrière font partie, soit des unions de travail, soit des loges, clubs d'importance locale décroissante, que beaucoup d'entre eux visitent rarement. Comme nous l'avons noté précédemment, il n'y a que 11 familles de la classe ouvrière sur les 100 qui donnèrent des informations sur leurs budgets, qui soutiennent les unions de travail. 40 payent les cotisations pour les loges, des sommes s'étendant de 3 à 43 dollars, avec une moyenne de 15 dol-

lars. Le fait que Middletown puisse être « clubbé à mort » est en grande partie un phénomène de la classe d'affaires. Il y a plus de femmes qui appartiennent à des clubs qu'il n'y en avait il y a une génération, très probablement, mais la pression que supporte la classe ouvrière dans l'ensemble ne paraît pas venir de l'augmentation de son loyalisme, mais de son isolement.

Une plus grande organisation a stéréotypé les loisirs, hommes et femmes dansent, jouent aux cartes, et vont en auto, comme le fait la foule; les hommes d'affaires jouent au golf avec leurs associés; quelques hommes des deux classes bricolent à leurs voitures et écoutent la radio; un nombre décroissant d'hommes s'intéressent à leurs jardins, quelques-uns lisent, un ou deux écrivent en cachette; quelques femmes, « s'entretiennent à faire de la musique », et 2 ou 3 peignent ou écrivent; parmi les riches quelques-uns collectionnent des peintures et des estampes, 2 collectionnent les livres rares et un collectionne des tapis. L'intérêt pour le drame, comme pour la musique, l'art et la poésie a son centre à l'école secondaire. En 1877 il y avait même un club Dramatique des mécaniciens, « un groupe local d'amateurs »; mais aujourd'hui occasionnellement une revue de loge est montée avec beaucoup de mal pour trouver quelques fonds nécessaires, parfois là une fraternité de filles donne une revue, mais c'est à l'école secondaire et à la section Dramatique du Club de la Femme qu'est réservée la présentation des pièces. Pour ceux qui regardent avec ardeur plus loin que l'horizon, une marotte est un peu comme une opinion hérétique, quelque chose à préserver des regards du monde. Une famille exceptionnellement riche de ressources personnelles a, récemment, construit une maison un peu en dehors de la ville, en retrait de la route, presque cachée dans les arbres! Un départ semblable est tellement incompréhensible, que des rumeurs circulent sur le motif secret qui a pu déterminer une action aussi imprévue. Les fantaisies personnelles paraissent être un peu plus répandues parmi les élèves de l'école secondaire que parmi leurs aînés. Sur 275 garçons et 341 filles des 3 dernières années de l'école secondaire qui

ont répondu à la question « Qu'est-ce qui vous intéresse le plus chez vous ce semestre-ci ? » un garçon publiait un petit magazine, un étudiait l'aviation, un s'exerçait à la télépathie, 14 faisaient des expériences scientifiques, une fille collectionnait des livres, une étudiait la photographie, une collectionnait des mouchoirs de lin, 3 faisaient des expériences de botanique, et 3 filles et un garçon écrivaient. Mais le plus grand nombre de leurs réponses montrait que l'occupation stéréotypée est la règle ; avec peu de choses autour de soi pour stimuler l'originalité, et la vie absorbante des sociétés il est rare, même parmi les jeunes, que l'on soit « différent ».

Les hommes ont adopté plus vite que leurs femmes les occupations que font naître les nouvelles inventions pour les moments de loisir ; ce sont eux qui en grande partie conduisent la voiture et bricolent, qui construisent la radio et « attrapent San-Francisco », qui jouent au golf, qui sont les premiers à se servir de ces nouveaux jeux, le gymnase et la piscine. En même temps les femmes de Middletown ont une tendance à employer les nouveaux loisirs qu'elles ont acquis à faire les mêmes choses qu'auparavant ; les réponses des deux groupes de femmes interrogées à la question « comment employeriez-vous une heure de plus par jour ? » sont des témoignages de la limitation des divertissements auxquels pensent les femmes de Middletown. Les deux groupes prétendaient avoir besoin de temps pour la lecture plutôt que pour toute autre chose, mais, comme il a été noté, ce besoin de lire était plus marqué et plus spécifique chez les femmes de la classe d'affaires. Une seule de 32 femmes de la classe d'affaires interrogées aurait employé son temps à se reposer, tandis qu'à peu près une sur 7 des 86 femmes de la classe ouvrière ont donné la réponse, « me reposer », « aller me coucher », « m'étendre et me reposer, ce que je fais rarement ». Plus d'un tiers du groupe de la classe ouvrière répondit avec embarras « je ne sais pas ». Une sur 16 de chaque groupe répondit « faire du travail de fantaisie ou du crochet », mais les 2 femmes de la classe d'affaire qui don-

nèrent cette réponse avaient l'air de s'en excuser. Dans les 2 groupes un certain nombre mentionnent « sortir davantage avec les gens », mais ces réponses indiquent différentes sortes de motifs. Parmi la classe ouvrière il était fréquemment de cet ordre « je donnerai n'importe quoi pour m'échapper de la maison. Hier soir je suis allée au magasin. Je ne suis sortie que 2 fois depuis 3 mois que nous habitons ici, chaque fois pour aller au magasin. » « J'ai 2 filles. Une d'elle n'habite qu'à un bloc de distance et je n'ai été la voir que 2 fois depuis 2 mois. L'autre est à 10 milles d'ici par l'interurbain et je ne la vois jamais. Si j'avais une heure je l'emploierai à aller les voir. » Sur ce point la pression sur le groupe de femmes de la classe d'affaires est apparemment moindre ; quelques-unes disent vaguement « j'aimerais une heure dans l'après-midi pour le bridge ou le cinéma. » Ou « j'aimerais avoir plus de temps pour lire, pour une profession, pour faire des visites et pour la vie de société ». Pas une de ces femmes de la classe d'affaires ne cita les travaux d'église ou la lecture de la Bible comme manière possible de passer une heure supplémentaire, quoique ce soit le principal désir de 7 des femmes de la classe ouvrière ; pourtant 2 femmes de la classe d'affaires mentionnaient parmi d'autres choses les travaux civiques. Aucune des femmes d'ouvriers ne parla de passer plus de temps avec ses enfants, mais c'était le principal désir de 4 femmes de l'autre groupe. Dans les deux groupes aucune femme ne dit avoir le désir de passer une heure de plus avec son mari. Une femme résuma peut-être la situation des mères de la classe d'affaires dont les enfants ne sont pas en âge d'aller à l'école : « j'ai presque toujours à faire, mais je puis toujours sortir si je le désire. » Une autre exprima qu'elle avait en réalité du temps de reste : « Je ne suis pas pressée par le temps. J'ai vraiment le temps de m'occuper de plus de travaux civiques que la communauté ne m'en demande. » D'autre part, pour une grande partie des femmes de la classe ouvrière, chaque jour est une « course contre la montre pour arriver à faire l'essentiel ».

On peut apprendre une grande partie de ce qui concerne une culture par l'observation des choses que

font les gens lorsqu'ils ne doivent pas poursuivre les activités prescrites, car ces loisirs sont fréquemment des occupations coutumières, ou contrastent avec elles. Les 2 formes de loisir apparaissent à Middletown.

Les lectures qui font le plus de plaisir aux gens de Middletown, les représentations de roman et d'aventures qu'ils voient à l'écran, les randonnées toujours plus rapides et plus lointaines en auto, une bonne partie, — peut-être aujourd'hui la majorité — des mémoires de clubs de femmes, semblent être estimées en grande partie à cause de leur contraste avec la routine monotone de la vie quotidienne. Ceci semble surtout vrai pour la classe ouvrière. D'autre part, tout le système de clubs des hommes de la classe d'affaires est apparemment estimé en partie à cause de son caractère utilitaire, de son appoint à l'affaire principale du gain et même une occupation aussi spontanée en apparence que le golf est utilisée de plus en plus comme un atout en affaires; cet usage des loisirs collectifs apparaît de plus en plus dans les clubs d'études de femmes.

L'organisation plus grande du loisir ne remplace pas entièrement les relations sans façon, d'il y a une génération; les occasions de se sentir les coudes se sont multipliées dans les groupes mobiles et organisés de la vie aujourd'hui, mais ces relations paraissent plus indifférentes et laissent l'individu un peu plus à l'écart des amis intimes d'autrefois. En face du resserrement des lignes sociales et économiques de la cité grandissante il n'y a rien de surprenant à ce que le type d'organisations des moments de loisir dominant aujourd'hui tende à dresser une barrière pour que « les autres » restent au dehors.

## CHAPITRE XVII

### CONCLUSION

Un certain nombre de gens, après avoir eu vent du champ d'investigation consigné dans les pages précédentes, ont demandé: « Eh bien, quelles sont vos conclusions? La vie américaine devient-elle meilleure ou pire? » L'examen de Middletown en termes de « bon » ou « mauvais », « meilleur » ou « pire », est évidemment étranger au but de cette étude; quand les données qui peuvent suggérer une comparaison avec d'autres communautés ou avec un type hypothétique quelconque ont été présentées, on l'a fait simplement pour faire ressortir des aspects significatifs de la vie de Middletown. La forme de l'étude n'est pas faite pour encourager aux généralisations polies de la fin. Au contraire, l'effort pour débrouiller les coutumes institutionnelles enchevêtrées, souvent contradictoires, le labyrinthe qui constitue la vie à Middletown, a conduit à peu de conclusions générales.

La description des phénomènes observés à Middletown a indiqué, cependant, un retour de manifestations périodiques du processus de changement social qu'ils contenaient, qui est grandement responsable de ce que Middletown appelle ses « problèmes sociaux ». Comme nous l'avons vu, à Middletown, la vie se meut avec une variété d'allure effarante. Différentes sortes de solutions à l'accomplissement d'une même fonction ont été observées chez les aînés et leurs cadets, et chez les gens vivant porte à porte; les femmes ont montré un conservatisme plus grand que celui des hommes sur un grand nombre de points, et les hommes, sans paraître avoir plus de suite ou de modèles dans leurs arrangements, résistent plus à